

Le Monde

28 octobre 2016

Créateur de la revue « Po&sie », éditeur, Michel Deguy est philosophe et poète. Entretien
« Un poème est aussi, d'une certaine manière, une histoire de la poésie »



K. APPEL

.....
Michel Deguy
est au Forum
le samedi 5 à 16 h 30

PROPOS RECUEILLIS PAR
AMAURY DA CUNHA

Michel Deguy, de qui ou de quoi vous sentez-vous l'héritier ?

L'héritier d'une tradition, d'une transmission qui fait voisiner depuis 2500 ans ce qu'on appelle philosophie et poésie. Dans ma vie, j'ai toujours été lecteur et enseignant de philosophie, écrivain et lecteur de poésie. Je me situe dans cette médiation entre les deux que j'appelle la poétique.

Ecrire, c'est transmettre, sans doute. Mais quoi et à qui ?

C'est espérer transmettre un attachement à ce monde que l'on va appeler le

terrestre. Mais c'est aussi un attachement à la langue, à la beauté de la langue. Un « faire-voir » par le dire. C'est un attachement double, jumeau, croisé, duel. Le titre de Francis Ponge est magnifique : ce « *parti pris des choses* » qui dépend du « *compte tenu des mots* ». Il ne s'agit pas d'une duplicité, mais d'une dualité fondamentale. Un attachement au terrestre, à ce que les philosophes appellent l'ouverture au monde, c'est-à-dire aux choses du monde. Je dis volontiers : autant de choses, au pluriel, autant de monde, au singulier.

Cette mise en présence du monde ne se produit-elle pas aujourd'hui sans obstacle ?

La chose est en effet menacée par son devenir image, ce qui est une affaire sans précédent. J'observe qu'on ne dit presque plus, dans le propos courant ou médiatique, « l'islam » mais « l'image de l'islam », ni « l'autorité » mais « l'image de l'autorité ». C'est ce que j'appelle le devenir

image des choses, ou leur « screenisation », c'est-à-dire ce qui se passe à l'écran, sous l'injonction du vivre en direct.

L'image ne nous rapporterait désormais du monde que des choses dégradées ou lacunaires ?

Je pense surtout que l'image, il faut la faire parler. Autrement dit, on lui fait dire n'importe quoi. Elle représente un danger dans la mesure où on ne parle plus aujourd'hui directement des choses. Cette altération de la chose dans l'image est le champ d'une inquiétude que je place volontiers dans la descendance de Baudelaire et de sa méfiance à l'égard de la photographie, par exemple.

Dans vos livres de poésie et de philosophie, les mots de « relique », « perte », « rebut » reviennent souvent. Face à une ruine, quelque chose du passé ne revient à nous que d'une manière incomplète. Hériter, est-ce recevoir quelque chose qu'il faut compléter ?

Pas compléter, mais transformer, oui. Que reste-t-il aujourd'hui ? C'est une question cruciale. Il y avait autrefois cette boutade devenue obsolète : la culture, c'est ce qui reste quand on a tout oublié. Aujourd'hui, l'injonction serait plutôt : gardons tout ; non plus « Du passé faisons table rase », mais « Du passé, conservons tout ». Le problème se pose en termes de recyclage du passé. Que faire en effet des reliques ? Où sont les reliques ? Elles ne sont plus des objets, des petites choses pour la superstition ou l'idolâtrie ; les reliques sont dans la langue que nous parlons et les œuvres qui nous sont transmises. Il ne faut pas les conserver, mais les transformer.

Comment agir, poétiquement ?

Nous sommes encore pleins de ces grands mots hérités du christianisme, comme le pardon, la prière, l'incarnation... Que faire de ça ? Nous devons sortir ces mots des croyances anciennes et les transformer : telle est la tâche de tout écrivain responsable.

Au sujet de Rimbaud, Pierre Michon écrit qu'il représente souvent, pour de jeunes écrivains, un « tourniquet identificateur ». Un héritage littéraire peut-il être galvaudé ?

Souvent la jeunesse, comme elle est pleine de feux, croit qu'elle hérite de Rimbaud, alors que notre temps est anti-rimbaldien. Pourquoi ? Parce que Rimbaud dit que la vraie vie est absente, mais aujourd'hui, dans notre existence médiatique, « screenisée », la vraie vie est présente, soumise à cette injonction : « Vivez votre vie en direct. » Michon a complètement raison. Il faudrait faire une relecture de Rimbaud qui dit aussi que l'amour est à réinventer, ou que l'éternité est retrouvée. Un poète d'aujourd'hui devrait plutôt écrire qu'elle est perdue, l'éternité. Car on ne peut pas être innocent en écriture, ni ignorant, bien sûr. Il est impossible qu'un poème ne soit pas aussi, d'une certaine manière, une histoire de la poésie. Nous sommes des héritiers, nous recevons, nous donnons.

Pensez-vous beaucoup à vos lecteurs ?

Bien sûr ! J'ai été essentiellement, dans ma vie, un enseignant. Quelqu'un qui essaie de faire entendre quelque chose à quelques autres qui vont pouvoir l'entendre. Pour le lecteur, l'autre, l'auditeur... L'acte d'écrire implique le destinataire, c'est-à-dire la publication. Quand j'écris une chose pour moi, elle est aussi destinée à quelqu'un qui pourrait la partager. Le lecteur, c'est l'autre en soi-même. Écrire, ça veut dire lire d'une manière rapprochée.

Vous souciez-vous de la postérité de vos écrits ?

C'est un souci ancien que, d'une certaine manière, nous n'avons plus. Le sens traditionnel de l'immortalité dans la postérité est complètement absent. Je ne pense pas que vous trouviez un auteur qui dise espérer être lu dans 200 ans. Le rapport à la gloire, à l'immortalité, a complètement changé. C'est le contemporain qui m'intéresse. Le présent. ■

L'art de se promener à travers la langue

DANS LA CONTINUITÉ d'une œuvre prolifique qui mêle philosophie et poésie, Michel Deguy publie deux livres qui se complètent avec justesse : ils apportent de nouveaux éclairages pour le lecteur qui souhaiterait approfondir la pensée de l'écrivain. Le premier, *Noir, impair et manque*, restitue un dialogue entre Michel Deguy et Bénédicte Gorrillot. Dans ces pages vivantes et savantes, on retrouve le goût de Deguy pour l'improvisation et l'invention. L'écrivain s'y montre tranchant, percutant, honnête. L'écriture de la vie et la vie de l'écriture y sont constamment mises en perspective. Deguy déroule le fil d'une existence sans cesse stimulée par le désir de savoir et d'explorer ce que signifie être au monde. « *Le but n'était pas de s'endormir comme Desnos, et de raconter son rêve, mais d'être éveillé. Il y avait donc des partages comme cela : l'éveil contre le rêve profond.* »

Dans l'autre ouvrage publié conjointement, *La Vie subite*, Michel Deguy excelle dans l'art de se promener à travers la langue. Trois sections en constituent l'armature : des « Poèmes », pour approfondir le sens du présent ; des « Biographèmes », où l'écrivain évoque la fabrique du texte ; enfin, dans la dernière partie du livre, « Théorèmes », Michel Deguy dévoile son attente essentielle de la poésie : qu'elle puisse « *faire écouter-voir, à beaucoup, "la beauté du monde", qu'il y a* ». ■ A. D. C.

NOIR, IMPAIR ET MANQUE.
DIALOGUE AVEC BÉNÉDICTE GORRILLOT,
de Michel Deguy,
Argol, « Les singuliers », 292 p.

LA VIE SUBITE.
POÈMES BIOGRAPHÈMES THÉORÈMES,
de Michel Deguy,
Galilée, « Lignes fictives », 240 p.



Créateur de la revue « Poésies », éditeur, Michel Deguy est philosophe et poète. Entretien

« Un poème est aussi, d'une certaine manière, une histoire de la poésie »



Michel Deguy
en sa forêt
de la forêt à la main

POÈME ÉCRITURE
AMOUR DE TRAVAIL

Michel Deguy, de qui on se quitte sans cesse avec l'été. L'été est un moment où l'on se quitte de plus en plus, comme on se quitte de plus en plus. Dans ma vie, ce langage est l'art et le langage de l'écriture, comme on se quitte de plus en plus, comme on se quitte de plus en plus.

Butin, c'est l'écriture, sans doute.

Mais quel est le but ?

C'est se quitter de plus en plus.

L'art de se promener à travers la langue

DANS LA CATHÉDRALE d'un siècle perdu, Michel Deguy publie deux livres qui se complètent sans jamais se rejoindre. Ils sont tous deux des ouvrages de la langue, de la langue de la poésie, de la langue de la poésie. Ils sont tous deux des ouvrages de la langue, de la langue de la poésie, de la langue de la poésie. Ils sont tous deux des ouvrages de la langue, de la langue de la poésie, de la langue de la poésie.

seigneur. Mais l'écriture est un acte de la langue, à la limite de la langue. C'est un acte de la langue, à la limite de la langue. C'est un acte de la langue, à la limite de la langue. C'est un acte de la langue, à la limite de la langue.

Cette crise est présente du monde en ce qu'elle est présente du monde. Elle est présente du monde en ce qu'elle est présente du monde. Elle est présente du monde en ce qu'elle est présente du monde.

de la langue, à la limite de la langue. C'est un acte de la langue, à la limite de la langue. C'est un acte de la langue, à la limite de la langue.

L'usage de la langue est un acte de la langue, à la limite de la langue. C'est un acte de la langue, à la limite de la langue. C'est un acte de la langue, à la limite de la langue.

Dans une lettre de poète à la philosophie, le poète dit « l'usage ».

Le poète dit « l'usage ». Le poète dit « l'usage ». Le poète dit « l'usage ». Le poète dit « l'usage ». Le poète dit « l'usage ». Le poète dit « l'usage ». Le poète dit « l'usage ».

Le poète dit « l'usage ». Le poète dit « l'usage ». Le poète dit « l'usage ». Le poète dit « l'usage ». Le poète dit « l'usage ». Le poète dit « l'usage ».

Au sujet de Kierkegaard, Pierre Michaux dit que l'importance de la langue est la langue de la langue.

Le poète dit « l'usage ». Le poète dit « l'usage ». Le poète dit « l'usage ». Le poète dit « l'usage ». Le poète dit « l'usage ». Le poète dit « l'usage ».

Le poète dit « l'usage ». Le poète dit « l'usage ». Le poète dit « l'usage ». Le poète dit « l'usage ». Le poète dit « l'usage ». Le poète dit « l'usage ».

Le poète dit « l'usage ». Le poète dit « l'usage ». Le poète dit « l'usage ». Le poète dit « l'usage ». Le poète dit « l'usage ». Le poète dit « l'usage ».



En attendant Nadeau

<https://www.en-attendant-nadeau.fr/2017/05/09/poetique-avenir-deguy/>

Une poétique de l'avenir

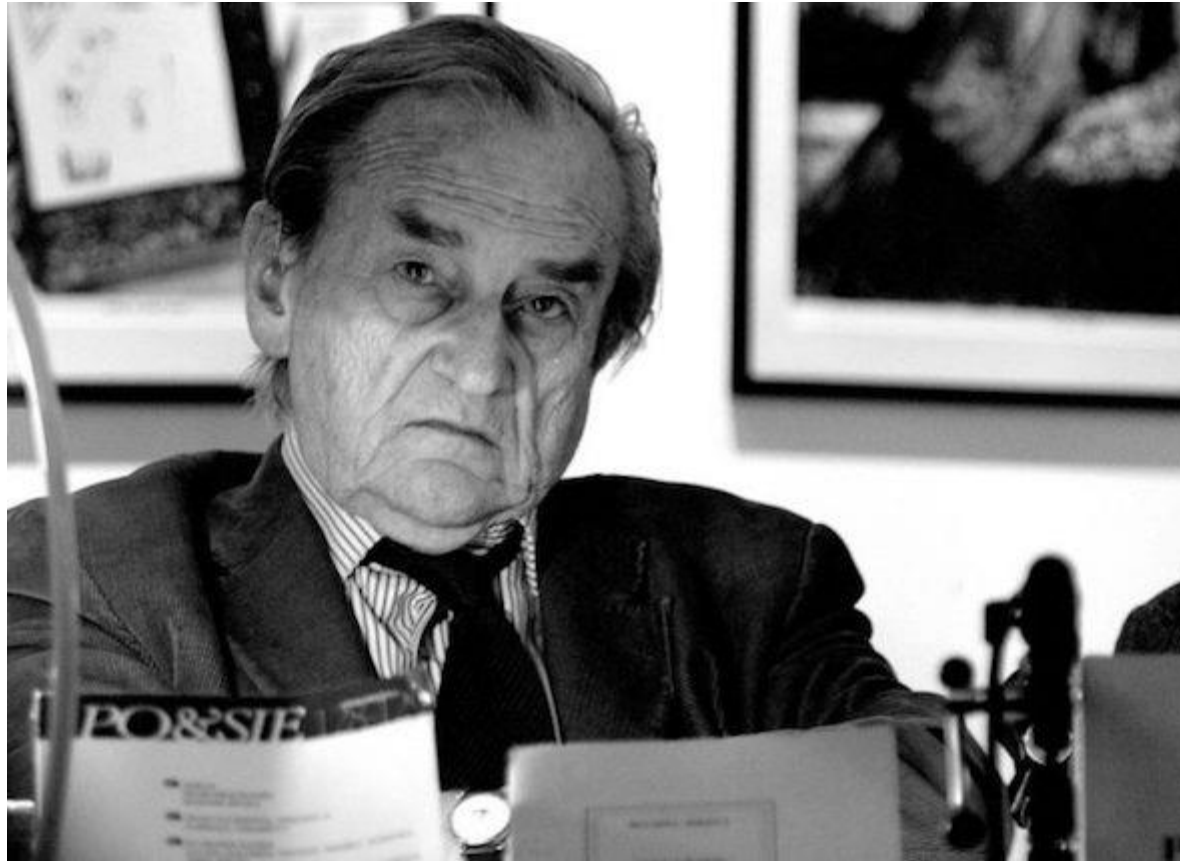
par [Édith Dahan](#)

Michel Deguy, le poète de La presqu'île et de Fragment du cadastre, l'écrivain de la Raison poétique qui s'est interrogé, depuis son départ du comité de lecture des éditions Gallimard, sur les rouages de l'édition et sur l'objet Shoah, a considérablement évolué et changé de manière au fil de ses nombreux recueils : Oüi-dire, Donnant donnant, Gisants et l'hommage à l'épouse disparue, À ce qui n'en finit pas : Thrène, paru dans la collection « La Librairie du XX^e siècle » de Maurice Olender. Au lieu de céder au lyrisme de ses premières œuvres, il en restreint le champ, par le choix prémédité d'un registre analytique et rhétorique.

Son livre *La vie subite* fait immédiatement éclat par le jeu de mots qu'il comporte. Construit suivant trois sections parfaitement distribuées et successives – tout d'abord l'ensemble « Poèmes » qui ouvre le recueil et l'offre immédiatement à la lecture. Dans un second ensemble, les « Biographèmes » se donnent à lire très aisément, suivant une expression de Roland Barthes et l'étymologie du mot qui donnent accès au plus personnel de l'expérience poétique. Enfin, une troisième partie critique intitulée « Théorèmes » organise, dans une progression scandée par la rime intérieure, les enjeux de la poétique de Michel Deguy.

Rarement poète n'avait manifesté une telle lucidité sur son œuvre. D'emblée, il récuse une définition ancienne du poétique donnée par Michel Leiris et passée à l'état de loi, selon laquelle l'état poétique exprimerait des impressions anciennes fortement ressenties. Alors, s'ouvre l'atelier du poète... par ce geste, il propose une poétique pour l'avenir. L'aventure poétique est un voyage comme le rattachait Du

Bellay, auquel Michel Deguy a rendu un admirable hommage dans son *Tombeau de Du Bellay*. Je le cite : « *En quoi la poétique peut-elle coopérer, transporter (par l'imaginaire), le logein, logos (dans sa nuit avec le sens, la beauté, l'espérance... ?* »



C'est en cette place que le poète rappelle ses expériences au jour le jour dans ses voyages rapides ou plus longs au pays du poétique. Rencontre par exemple très bouleversante avec le poète Ghérasim Luca, l'homme au chef noir couvrant largement son bref sourire de suicidé de la société, et du voyage glossolalique dans la langue pa pa ssio ssio né ment glosée par Deguy en papageno du poème, oiseau lyre des syllabes martelées telles une comptine pour enfants.

C'est aussi le retour d'un dîner après une déconvenue alors que la veuve de Max Ernst, Dorothea Tanning, les renvoya d'un « *the party is over* ». Il s'agira encore des déambulations non loin de la Columbia University, près de la demeure du poète Kenneth Koch où Deguy devait loger durant son séjour et qu'il retrouva après une soirée passé au Moma,

déambulations remontant vers Soho ou descendant vers Greenwich avec Jacques Roubaud, les deux poètes ayant échangé par mégarde leurs pièces d'identité.

Ce peut être aussi un très bel éloge funèbre de Jean-Marc, le filleul de Michel Deguy, intitulé « Messe » qui est pris au plus vif et au plus douloureux de la mort. Il en saisit ce qu'il en est de la vie toute simple dans son éclat de pureté, vie subite au plus proche de l'expérience.

Ce peut-être aussi le « Tombeau » offert au poète et critique Jacques Dupin, le poète de *Gravir*, car l'une des tensions du poète est tension icarienne. Le poète est chose ailée, comme le disait Platon dans le dialogue intitulé *Ion*, comme l'a écrit Marc Fumaroli dans son *Chateaubriand*.

Enfin, la troisième partie de cet ensemble, la plus novatrice, est la section conçue comme une réflexion théorique sur le poème et la poésie. Michel Deguy projette dans le poétique une vision nouvelle du poème fondamentalement créatrice d'états d'élation. Rien moins qu'un faire « écouter-voir », que déjà Lévi-Strauss avait mis en œuvre dans son admirable leçon sur Poussin.

« Ô divin voyageur ! te suivre », écrivait Hölderlin, qui est l'un des premiers phares du poète de *La presque-île* et de *Thrène* modulant d'innombrables registres. Le poète traducteur de Hölderlin avec André du Bouchet et Philippe Jaccottet dans la Pléiade frôle toujours, comme tous les poètes, les rivages de la folie, avant même la découverte des poèmes de la folie écrits dans la tour de Tübingen chez le menuisier Zimmer par l'auteur d'*Hypérion* et le traducteur d'Empédocle. Autant de références cardinales pour le poète de *Où-dire* qui a exploré tous les champs de la connaissance en poète-philosophe, et qui a su intégrer à la fois leur lyrisme et leur matérialisme dialectique dans une diction qui est sa marque spécifique, et qui fera date pour tous les lecteurs de l'avenir.

Deguy, en effet, nous frappe par la matérialité technique dont il nourrit son verbe, « bibelot d'inanité sonore » toujours grevé du poids d'une étonnante culture mythologique et scientifique venant alléger le jeu avec l'art des Grands Rhétoriciens, en cours de formation comme une coulée de lave où le calembour rivalise avec les inventions linguistiques les plus risquées, appelant avec Claude Bernard « le hasard qui ne favorise qu'un œil expérimenté » (Jean Rostand). La poétique de Deguy cristallise donc autour d'une phénoménologie sensualiste issue de Heidegger et passée par le « Diable de ramage » qu'évoque Jean Starobinski dans sa belle étude sur l'auteur du *Neveu de Rameau* et les fragments d'Héraclite.

Pour revenir aux poèmes de la première section de l'œuvre vive qu'est *La vie subite*, citons un extrait de l'un de ses plus puissants temps forts, pour laisser le lecteur composer son cosmos au sein de cet univers fortement organisé et construit à la manière d'un temple grec, comme dans l'un des poèmes du finale de l'œuvre :

« Un pavement »

« *La mosaïque pariétale et pédestre*

Latérale englobante débordée

est un art à éclipses comme la perfection. »